

Auteur, metteur en scène et comédien

Wajdi Mouawad et les mythes antiques

Trois fictions pour une vision personnelle de figures mythologiques protéiformes

par Franck Colotte

Les personnages de l'Antiquité et les mythes qu'ils font naître se caractérisent par leur ductibilité – propriété qui consiste à pouvoir être étendus sans se rompre, leur transhistoricité et leur dimension palimpsestique. D'une œuvre à l'autre, ils gardent en effet des traces littéraires du passé, qui ne s'effacent pas, mais s'entrecroisent, chaque actualisation du mythe constituant une renaissance littéraire. Le romancier et dramaturge Wajdi Mouawad signe trois fictions qui sont autant de relectures de tragédies grecques: *Les Larmes d'Édipe*, *Inflammation du verbe vivre* et *Une Chienne*. Il contribue ainsi à la vivification de personnages tels que Philoctète, Antigone, Édipe, Phèdre, etc. Par le redimensionnement du mythe, cet auteur contribue à produire une vision personnelle de ces figures mythologiques protéiformes.

« Pour bien comprendre Sophocle, il faut lire ses pièces dans le lieu où elles ont été jouées. À Athènes, dans le théâtre en ruines aux pieds du Parthénon ».

Wajdi Mouawad

L'auteur-metteur en scène...

Né en 1968, l'auteur, metteur en scène et comédien Wajdi Mouawad passe son enfance au Liban, son adolescence en France et ses années de jeune adulte au Québec, avant de s'installer en France. Il avait en effet dix ans quand il a quitté son pays natal, avec son père, un marchand aisé, sa mère, son frère et sa sœur aînés. Il en avait 15 quand il est parti avec les siens au Canada, beaucoup plus accueillant que la France. C'est à Montréal qu'il commence à faire du théâtre, en créant sa compagnie, «Théâtre O Parleurs», en 1991. Il écrit et met en scène ses propres textes, qui lui valent bientôt une reconnaissance hors des frontières du Québec. En 1999, il est invité pour la première fois au Festival d'Avignon, où il présente *Littoral*, l'histoire d'un fils qui veut enterrer le corps de son père dans son village et ne peut pas, parce que les cimetières sont pleins. Alors, le fils entreprend un long voyage, à la recherche d'un havre pour son père. L'exil, la famille, la mort, le déchirement et la quête... ces thèmes se retrouvent dans toute l'œuvre de Wajdi Mouawad, foisonnante, lyrique et épique, placée sous le sceau de la tragédie, portée par une foi inébranlable en la narration, et un insondable désir de rédemption.

À la tête du «Théâtre de Quat'Sous» à Montréal de 2000 à 2004, il fonde l'année suivante deux compagnies de création: «Abé Carré Cé Carré» au Québec et «Au Carré de l'Hypoténuse» en France, puis dirige le Théâtre français du Centre national des arts à Ottawa jusqu'en 2012. Artiste associé de la 63^e édition du Festival d'Avignon, où il crée *Le Sang des promesses*, il s'associe ensuite au «Grand

Théâtre de Loire-Atlantique à Nantes. Débutée en 2011, la mise en scène des sept tragédies de Sophocle a été présentée en version intégrale pour Mons 2015, capitale européenne de la culture. À l'invitation de l'Opéra de Lyon et de la Canadian Opera Company (Opéra de Toronto), il a mis en scène *L'Enlèvement au sérail* de Mozart en juin 2016, à l'Opéra de Lyon. Depuis le mois d'avril 2016, il est directeur du Théâtre national de la Colline, à Paris. Il est l'auteur des romans *Visage retrouvé* et *Anima*, récompensé de plusieurs prix littéraires. Distingué par de nombreux honneurs dont le prix de la Francophonie de la Société des auteurs compositeurs dramatiques en 2004 pour l'ensemble de son travail, il est nommé chevalier de l'Ordre national des Arts et des Lettres puis artiste de la paix en 2006, reçoit le doctorat honoris causa de l'École normale supérieure des lettres et sciences humaines de Lyon ainsi que le grand prix du Théâtre de l'Académie française. Ses pièces et romans ont été traduits et publiés dans une vingtaine de langues et pré-

... et son œuvre

sentés dans toutes les régions du monde (dans ses mises en scène et celles d'artistes étrangers).

Le mythe fait indéniablement partie de ces notions qui ne cessent de prospérer dans le champ des études littéraires. Il n'est que de se référer aux nombreux colloques consacrés à cette question, aux travaux sur les résurgences des mythes antiques dans la modernité ou aux études portant sur telle ou telle figure mythique pour s'en convaincre. Le territoire du mythe s'étend en outre à des domaines toujours plus nombreux: aux traditionnels champs littéraire et ethnoreligieux, il convient aussi d'ajouter à l'heure actuelle ceux de l'histoire ou de la politique. En outre, comme le note Paul Ricoeur dans son article «Mythe. L'interprétation philosophique¹», c'est précisément la richesse sémantique des mythes qui permet les renaissances, les réinterprétations dans des contextes sociaux variés, les grands symboles n'épuisant pas leur signification dans les réactualisations. Les perspectives de la traversée millénaire d'Antigone, par exemple, sont multiples et peuvent aller de l'impact de l'enterrement d'une personne vivante au rôle joué par l'histoire de l'émancipation des femmes dans le rayonnement d'une rebelle exemplaire. *Antigone* est en effet au cœur de ce tragique, mais elle n'est pas une tragédie parmi d'autres, c'est la tragédie des tragédies, la tragédie du tragique.

Le lecteur découvrirait Wajdi Mouawad il y a dix ans en lisant le quatuor du *Sang des promesses* qui le projetait dans le conflit civil du Liban avec Incendies, ou dans les guerres européennes du XX^e siècle avec Forêts. À cela s'est ajouté *Anima*, où il a fait preuve d'une audace narrative rare: suivant la trace d'un tueur en série, il a choisi le seul point de vue des animaux. Wahhch Debeh entre chez lui et trouve sa femme baignant dans son sang, un couteau planté dans le vagin. Mais qui est l'étrange narrateur de ce premier chapitre qui dépeint l'horreur de cette scène si ce n'est pas Wahhch lui-même? C'est le chat. On ne le comprend pas tout de suite et c'est seulement quand il tourne autour de la boîte de thon tombé du sac de Wahhch qu'on se doute qu'il ne s'agit pas d'un homme. De chapitre en chapitre, le narrateur change et ce n'est jamais un être humain: un chat, un chien, une araignée, une souris, une guêpe, un cheval... L'animal est ici spectateur de la vie humaine. Et quelle vie? Une vie brutale, absurde, une vie plus bestiale que celle des bêtes.

Aujourd'hui, il revient aux sources en signant trois fictions lyriques, dont deux d'entre elles, *Inflammation du verbe vivre* et *Les Larmes d'Édipe* sont inspirées des deux dernières pièces du dramaturge grec Sophocle. La troisième, c'est son *Phèdre*, intitulé *Une chienne*. L'amante devient une Libanaise humiliée par Thésée qui erre dans son propre pays, où l'on devine, «sous le parterre des fleurs, les ossements des enfants²». Dans cha-

que des textes de Wajdi Mouawad, on retrouve une langue lyrique et tenue, un monde traversé par la violence qui tend vers la réconciliation. La douceur de la tragédie, c'est bien au fond ce qu'offre cet auteur d'origine libanaise chassé de Beyrouth par les bombes à huit ans, Français et Québécois d'adoption. Dans l'avant-propos d'*Une chienne*, Wajdi Mouawad raconte de quelle manière la réécriture de *Phèdre* l'a ramené à ses propres origines et comment il a pu dès lors faire sienne cette héroïne tragique. Comme dans la tragédie d'Euripide, la déesse Aphrodite annonce le sort qu'elle réserve à Phèdre: éprouver un amour illégitime et illimité pour son beau-fils, Hippolyte. Pour quelle raison? Parce que Phèdre subit la haine collatérale d'Aphrodite envers Hippolyte. Mais, au fond, la déesse ne jalouse-t-elle pas le désir humain, la jubilation de la rencontre des chairs? Quoi qu'il en soit, belle, cruelle, innocente et pure chez Wajdi Mouawad, Phèdre est tout simplement humaine, trop humaine.

L'écrivain prend le pas sur le metteur en scène quand il réécrit les deux dernières pièces de Sophocle, *Philoctète* et *Édipe à Colone*, qui deviennent *Inflammation du verbe vivre* et *Les Larmes d'Édipe*. Cela fait quelques années que Wajdi Mouawad voue aux tragédies grecques son temps et sa passion. Des Mourants est sa réécriture personnelle de deux textes de Sophocle: Philoctète et Édipe à Colone. Deux pièces qui lui permettent de creuser une question qui le hante: qu'aurait-il fait si, enfant, il n'avait pas fui le Liban déchiré par la guerre? Aurait-il été bourreau ou victime? Pour cet artiste à la sensibilité exacerbée et au lyrisme flamboyant, la lecture des Grecs est une façon d'interroger nos démons intérieurs. C'est aussi pour Wajdi Mouawad l'occasion de dire le désarroi dans lequel le plonge ce cheminement auprès de Sophocle. Il se met en scène dans une errance qui le conduit dans la Grèce d'aujourd'hui, au bord de la ruine, hantée par les chiens et les adolescents suicidaires. Philoctète, blessé avait été abandonné par Ulysse sur une île, Mouawad vagabonde dans un pays plein de Philoctète qui hurlent, sans que personne ne les entende. *Édipe à Colone*, pièce écrite par Sophocle à plus de quatre-vingts ans, est celle de l'apaisement. *Les Larmes d'Édipe* suit aussi le vieil Édipe aux yeux crevés, guidé par sa fille Antigone, à l'instant de sa mort. Mais la disparition du vieil Édipe fait écho à la mort d'un adolescent, Alexandros, tué par la police

grecque en 2008, au début des émeutes de la crise. Le mythe rejoint ainsi la situation politique immédiate. Au crépuscule de sa vie, Édipe, accompagné de sa fille Antigone, retourne à Athènes. Sa rencontre avec un Coryphée dans un théâtre antique lui apprend que la Cité est en colère: au cœur de la crise financière, elle pleure l'assassinat par la police d'un jeune garçon pendant une manifestation. Cet oratorio poétique à trois voix fait résonner les mythes fondateurs et le monde d'aujourd'hui avec le théâtre de Sophocle, dont Wajdi Mouawad conclut ici le cycle qu'il a consacré à ses sept tragédies.

Inflammation du verbe vivre est une variation sur *Philoctète*, où Wajdi raconte «sa» crise: perte d'un ami, perte de foi dans son travail et dans ses idéaux. Il offre ainsi un «road play», mi-film, mi-théâtre, émouvant et drôle. Jouant avec malice de ses entrées et sorties dans l'écran, il emmène son lecteur sur les lieux mêmes des tragédies de Sophocle puis carrement en enfer. Là aussi percent les clameurs de la crise grecque, mais avec pertinence. Dire pardon à la jeunesse pour le monde qu'on lui laisse; se reconstruire avec la poésie, le peu d'humanité qui reste... En conjuguant ainsi le «verbe vivre», Wajdi Mouawad retrouve son théâtre. Wahid, son personnage dans cette pièce, est bien sans doute son double, confronté en pleine période d'adaptation de Phi-

loctète de Sophocle, à la mort de Robert Davreu, le poète traducteur avec lequel il travaillait. Que peut faire le dramaturge orphelin? Suivant le conseil de proches, il part au pays de Sophocle – s'agit-il d'un voyage au pays des morts, d'un rêve, d'un suicide? Ainsi, comme dans un conte, et à l'instar d'Ulysse, il part «demander conseil au monde des morts, (...) entreprendre le plus terrifiant des voyages qu'un mortel puisse faire au cours de sa vie»: au royaume des morts de notre temps, un Hadès bien misérable, avec des dieux déçus. La frontière entre le monde des vivants et celui des morts est bien mince, on peut être mort chez les vivants et voir clair au contact des morts. Et «comme toujours, la guérison parvient à faire de situations impossibles des lieux de guérison. Et de qui n'était pas possible nous avons fait notre matière³».

Avec Wajdi Mouawad, les chiens, les chaussures parlent, l'oracle existe, et on peut le questionner. Avec cet auteur, il convient d'abandonner les soucis immédiats, car c'est à un questionnement premier qu'il nous convoque, c'est à une dimension poétique essentielle qu'il nous conduit, transfigurant les faux-semblants, évacuant les mauvais fantômes voleurs de vie. Pour comprendre ce qui est chienne et parvenir au miracle de la petite chose si simple que Wahid ne l'avait jamais vue. Pour vivre. La langue est belle, une langue à lire, des

mots à mettre en bouche. Parabole, conte, le lecteur est, le temps de la lecture et bien après, sous un effet bienfaisant, réconciliateur de vie. Par ailleurs, le préambule en forme de discours aux morts ne manque pas d'humour, toujours frotté à la tragédie. Une occasion d'évoquer la Grèce du siècle de Périclès, la naissance de la démocratie, de la tragédie, du théâtre, miroir des hommes. Après ce préambule, Mouawad traverse l'écran pour s'embarquer en Grèce, à la recherche des Anciens. Il arrive dans un aéroport abandonné, une voix lui indique qu'un taxi l'attend qui l'emmènera au bord de la mer, dans des ruines habitées par des chiens errants. Wajdi Mouawad établit ainsi un parallèle entre Philoctète de la Grèce antique et Alexandros, le jeune homme tué lors d'une manifestation à Athènes, symbole de la Grèce du «Grexit», également isolés et humiliés. Il multiplie les questions politiques et sociales auxquelles il mêle ses propres interrogations pour finir par découvrir l'objet de sa quête: la poésie est le seul chemin. ■

¹ Ricoeur (P.), «Mythe. L'interprétation philosophique», in Paris, *Encyclopaedia Universalis*, vol. 15, 1994, p. 1044.

² Mouawad (W.), *Une Chienne*, Paris, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2016, p. 36.

³ Mouawad (W.), *Inflammation du verbe vivre*, Paris, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2016, p. 7-8.



Wajdi Mouawad

(Photo: Jean-Louis Fernandez)

